

1

Au début de l'été, la maison d'à côté était encore à louer et j'adorais y aller. Je passais sous la haie qui sépare les jardins, j'entrais dans les grandes herbes. Là, je pouvais grimper aux arbres, lire autant de bandes dessinées que je voulais ou même jouer sur ma tablette, sans que personne vienne me casser les pieds. Je m'installais sur le

perron abandonné et je contemplais mon royaume personnel.

Un jour, alors que je lisais là, j'ai aperçu un renard. Il s'était arrêté juste sous le cerisier. C'était un petit renard roux, encore jeune. Avec une queue couleur d'incendie. Il s'est enfui tout de suite, avant que j'aie eu le temps de bouger. Mais il est revenu le lendemain. Et presque tous les jours qui ont suivi. J'étais heureux quand il venait. Et un peu inquiet, aussi, parce que je vis dans un pays de chasseurs. Mon père lui-même chasse avec ses amis, c'est pour ça que je ne lui ai rien dit. Si je lui en avais parlé, il aurait été



tenté de le « tirer » – car on dit, chez nous, que les renards donnent la rage et dévorent le petit gibier.

Je piquais dans le frigo des bouts de steak haché, je les déposais sous le cerisier et j'attendais. Mon renard venait chaque jour les boulotter. Il avait une marque noire sous l'œil, de grandes oreilles duveteuses, la patte avant pelée. Il semblait léger comme une plume. Des fois, il regardait en direction du perron, et

je suis sûr qu'il m'observait. Jour après jour, il restait plus longtemps, se laissait approcher de plus près. À la fin du mois d'août, on n'était qu'à quelques pas de distance. Il m'aurait fallu trois semaines. Trois petites semaines supplémentaires pour réussir à le toucher.

Mais c'était compter sans Louise. Elle est arrivée sans prévenir et elle a tout gâché.

C'était le jour de la rentrée. Je m'étais ennuyé à l'école, et mon renard m'avait beaucoup manqué. Je calais mon vélo devant la porte de chez nous quand, d'un coup, je l'ai aperçue, dans le jardin d'à côté.



Une fille de mon âge avec de longs cheveux roux et une robe d'été. Elle pliait et dépliait les jambes sur une balançoire bricolée attachée à la branche la plus basse du cerisier.

– Hou hou ! a-t-elle crié en agitant la main. Hou hou ! Je suis ta voisine !

Et alors j'ai tout vu. La voiture familiale garée dans l'allée, la poussette dans les grandes herbes, les cartons entassés. Ça m'a fait un de ces chocs. Mon royaume ! Ils me l'avaient volé !

– Eh ! Tu parles français ? a repris la fille en agitant le bras. Je m'appelle Louise ! Et toi ?

Je n'ai rien répondu. Trop déçu. Cette fille avait fait fuir mon renard avec sa balançoire ! Jamais il ne reviendrait !

– Tu as vu mes nouvelles chaussures ? a-t-elle demandé en me montrant ses pieds, sans cesser de se balancer. Elles sont belles !

J'ai réfléchi une ou deux secondes avant de déclarer :

– Les chaussures, ça ne change rien, t'es moche, de toute façon !



2

Les jours suivants, Louise n'a plus essayé de me parler, et j'ai été bien débarrassé. Quand, par hasard, je la voyais dans la cour de récré ou sur la route de l'école, je détournais tout de suite la tête. Mais, un soir, sa mère est venue toquer chez nous. Elle portait son bébé dans les bras et paraissait très embêtée.

– Vous n'avez pas vu Louise ? a-t-elle demandé.

Maman m'a lancé un regard noir parce que je ne m'étais pas dérangé pour aller lui ouvrir.

– Tom, est-ce que tu l'as vue ?

J'ai secoué la tête, tout en continuant à regarder la télé.

– Excusez-le, a soupiré maman. C'est un sauvage.

Mais la voisine s'en fichait.

– Vous avez appelé ses copines ? a repris maman.

– Elle n'a pas encore de copines ici, a dit la voisine.

Et elle a fondu en larmes. Maman lui a tapoté le dos.

– Attendez, elle ne doit pas être bien loin ! Je vais vous donner un coup de main !

Elles sont sorties toutes les deux pour aller chercher Louise. Alors je me suis souvenu que je l'avais aperçue pendant l'après-midi. En revenant de l'école, près de la gare. Elle portait un sac à dos et une grosse écharpe. J'ai éteint la télé et j'ai pris mon vélo dans le garage.

Il faisait déjà nuit. J'ai roulé jusqu'à la gare. Louise était bien là. Assise sur le quai désert, avec son sac sur les genoux et son écharpe autour du cou. Je me suis planté à côté d'elle.

– Ta mère te cherche.

– Ça m'est égal.

– Et tu veux aller où, comme ça ?

– Je retourne en ville. J'en ai marre.



– Ah ouais. Et comment tu vas faire pour te loger ?

Elle a haussé les épaules.

– J'irai chez ma grand-mère. On verra.

J'ai calé mon vélo sur sa béquille.

– Alors il faudra y aller à pied, parce que le prochain train, c'est demain !

Elle a poussé un énorme soupir.

– Quel coin perdu ! Il n'y a même pas de trains !

Ensuite, elle s'est levée et s'est mise à marcher sans même me

regarder. J'ai repris mon vélo et je l'ai suivie à distance. Mais elle s'est retournée comme si une guêpe l'avait piquée.

– C'est nul de nul, ici ! Je n'ai pas de copines, ma maison est très moche, et mon voisin, horrible !

– Ici, ça n'a rien de nul ! ai-je crié à mon tour. C'est toi qui ne penses qu'à tes chaussures ! Tu ne vois rien !

Elle s'est arrêtée de marcher et m'a dévisagé avec stupéfaction.

– Ta maison, par exemple, elle est bien ! Cet été, il y avait un renard qui venait dans ton jardin ! Et moi… je l'avais presque apprivoisé ! Mais toi, tu es arrivée et tu lui as fait peur avec ta balançoire ! Tu l'as fait fuir !

Elle a baissé les yeux, un peu troublée, et a repris sa route.

– Je n'y peux rien si on a déménagé ! C'est à cause du bébé !

J'ai pédalé plus vite. J'étais presque arrivé à sa hauteur. On a longé le pré, dépassé le bureau de poste. On ne disait plus rien.

– Je n'ai jamais vu de renard, a-t-elle bougonné quelques instants plus tard. Il était comment, celui-là ?

Alors je lui ai raconté. Ses grandes oreilles, sa marque noire sous l'œil, sa patte avant pelée… Elle voulait tout savoir. Sa mère l'a accueillie à grands cris devant le portail. Du coup j'ai filé sans lui dire au revoir.

3

À l'école, le lendemain, on a fait comme d'habitude. On ne s'est pas parlé. Mais, en arrivant chez moi, j'ai regardé par-dessus la haie. La balançoire du cerisier était relevée, enroulée sur une branche. Et, au pied de l'arbre, il y avait deux petites écuelles avec du lait et quelque chose qui ressemblait à des croquettes. Louise avait préparé à manger pour le renard. Elle avait décidé de l'attendre. Ça m'a réjoui.

Le samedi suivant, la voisine nous a invités à prendre le thé pour nous remercier d'avoir retrouvé Louise. On y est allé tous les trois, papa, maman et moi, alors que papa n'y était pour rien et qu'en plus, il n'aime pas le thé. Sur place, dans le salon, il y avait un gâteau au citron, un bébé qui criait dans son landau, deux canapés. Les adultes n'en avaient que pour le bébé. Louise



m'a entraîné dans sa chambre. Elle portait un grand pull vert qui faisait roussir ses cheveux.

– À quoi tu veux jouer ? m'a-t-elle demandé.

– Je ne sais pas, ai-je dit, intimidé.

Alors elle est allée à la fenêtre et a soulevé le rideau.

– Ton renard, il ne vient pas, a-t-elle soupiré.

Depuis trois jours, elle l'attendait. Elle lui mettait des croquettes fraîches sous le cerisier. Elle empêchait au maximum ses parents de traverser le jardin. Elle se levait la nuit pour le guetter. Et pourtant, rien. Elle semblait vraiment contrariée. Alors j'ai eu une idée.

– Fais-moi confiance, ai-je déclaré. Il va venir. C'est obligé.

Elle m'a regardé comme si je détenais une sorte de science spéciale, et on a joué à Puissance 4.

À onze heures du soir, quand il a fait bien nuit et que j'ai été sûr que tout le monde dormait, j'ai quitté mon lit et je me suis faufilé dans le jardin des voisins. J'ai vidé le lait dans l'herbe et glissé dans ma poche le contenu de l'autre écuelle. Comme ça, Louise serait persuadée que le renard avait tout bu et tout mangé !

Le lendemain matin, il fallait la voir fanfaronner, danser autour de l'arbre.

– Le renard est venu ! Tom ! Il est venu !

– Mais non, c'est pas possible ! ai-je répondu, un peu goguenard. Avec le boucan que vous faites, si tu crois qu'il se serait aventuré…

– Mais si ! a-t-elle dit en écarquillant les yeux. Puisque je te dis qu'il a tout pris !

Et c'était drôle de voir comme ses yeux brillaient.





4

À partir de ce jour, Louise a rempli chaque soir les écuelles du renard. Et moi, certaines nuits, je me levais pour aller les vider. Quand, pendant la journée, elle me voyait dans le jardin, elle s'approchait de la haie pour me parler. Elle me posait des tas de questions sur le renard.

– Pourquoi est-ce qu'il ne vient pas pendant la journée ? Le poisson

cru, tu crois qu'il en mangerait ? Et cet hiver, est-ce qu'il va hiberner ?

Je lui répondais comme je pouvais.

Un mercredi, une fille de sa classe est venue la voir, et elles se sont installées dans le jardin pour faire la tambouille du renard. Ce que j'ai découvert sous le cerisier cette nuit-là – cacahuètes, biscuits au chocolat, collier de bonbons acidulés –, le renard le plus affamé ne l'aurait pas avalé. Question de dignité. J'ai décidé de tout laisser.



– Les renards ne mangent pas de bonbons, ai-je expliqué à Louise le lendemain, devant sa mine dépitée.

Et elle a dit « OK ».

On a pris l'habitude d'aller à l'école ensemble. Quand on était en retard, elle montait sur le porte-bagages de mon vélo, et moi, je pédalais. Sinon, je marchais à côté du vélo pour qu'on puisse discuter. Louise ne se contentait plus de me faire passer des interrogatoires au sujet du renard. Elle me parlait de sa maîtresse, de ses nouvelles copines, d'un jeu auquel elle avait joué la veille à la récré. J'aimais bien l'écouter.

Un soir, j'ai surpris ma mère et la voisine en grand bavardage devant le portail.

– Louise ne parle plus du tout de revenir en ville, a dit la voisine avec un petit rire. Ça nous repose !

Et ça m'a fait plaisir. Louise s'était habituée à sa nouvelle vie, et je n'y étais pas pour rien.

Une nuit, pourtant, j'ai failli me laisser prendre. Je m'étais levé à onze heures et quart et je m'apprêtais à passer sous la haie. Mais l'automne était arrivé, et les feuilles mortes crissaient sous mes pieds.

– Il y a quelqu'un ?

J'ai sursauté. Je n'avais pas vu la

voisine assise sur le perron d'en face, une tasse fumante à la main. Le bruit de mes pas l'avait alertée. Elle s'est approchée de notre jardin et je me suis tapi à plat ventre sous la haie. Mon cœur battait très vite. Derrière les feuilles, elle s'est s'immobilisée, le nez levé. J'ai retenu mon souffle, puis elle a rebroussé chemin, et j'ai entendu le bruit du verrou qu'elle fermait. J'avais eu chaud. En me glissant dans mon lit, quelques minutes plus tard, je me suis dit qu'il était temps d'arrêter. Cette petite blague avait assez duré. Maintenant, Louise allait bien. Elle n'avait plus besoin d'imaginer qu'un renard venait dans son jardin. Mais, certains soirs, c'était

plus fort que moi. J'ouvrais les yeux et j'allais voir. Quelque chose, une force, me poussait, et la curiosité de savoir, aussi, ce qu'elle avait déposé au pied de l'arbre. Et je trouvais de tout! Une nuit même, au creux de l'écuelle, il y avait une photo d'elle. Ces découvertes me laissaient perplexe. Louise ne pouvait pas être si naïve… Est-ce que toutes les filles de la ville s'imaginent que les renards accrochent des photos encadrées aux parois de leur terrier?…



5

Puis la saison de la chasse est arrivée. Papa a sorti sa gibecière du grenier, et j'ai commencé à m'inquiéter. Il est le meilleur tireur du village. L'an dernier, il partait souvent avec ses amis chasser dans la forêt. À l'époque, je m'en fichais. Mais cette année tout avait changé. S'il rapportait la dépouille du renard, ce serait terrible pour moi. Et encore plus pour Louise ! Je lui avais décrit le renard

avec tellement de détails que j'étais sûr qu'elle le reconnaîtrait. Elle serait horrifiée. Peut-être même qu'elle monterait dans le prochain train et que je ne la reverrais plus jamais !

– Notre renard est en danger, a-t-elle dit gravement en grimpant sur mon porte-bagages. Ton père ne doit pas aller chasser.

C'était un samedi, et la chasse commençait le lendemain. Je savais que Louise avait raison. Il fallait agir vite. Mais que faire ? Alors, en pédalant sur mon vélo, puis en écoutant le maître, pendant la classe, j'ai réfléchi.

Et à midi, quand je suis rentré chez moi, j'avais trouvé. Mes parents étaient partis au marché, et j'étais seul à la maison. Je suis monté au grenier. Le fusil de papa était rangé dans une grande armoire fermée à clef. J'ai sorti délicatement la clef et je suis allé la cacher sous une pile de vieilles tuiles, dans le petit cabanon qui sert de remise tout au fond du jardin. Demain, à l'aube, quand papa irait chercher son fusil au grenier, il ne pourrait pas ouvrir l'armoire et alors, adieu la chasse ! Bien sûr, il risquait de me soupçonner, mais je resterais muet. Je ne dirais à personne où j'avais mis la clef.

Cet après-midi-là, Louise m'a invité à jouer sur la terrasse pendant que ses parents s'occupaient du bébé.

– Ne t'en fais pas pour le renard, ai-je murmuré pendant qu'elle dépliait le plateau d'un jeu de société. Tout va bien se passer.

Elle a hoché la tête avec un petit sourire, et on a commencé à jouer.

Il était déjà tard, le lendemain matin, quand je me suis réveillé. Je suis descendu à la cuisine et maman a fait chauffer du lait pour mon petit déjeuner.

– Papa est là ? ai-je demandé.

– Mais non, a-t-elle dit en rem-



plissant mon bol de lait, tu sais bien qu'il est parti chasser !

Je l'ai regardée avec stupéfaction.

– En revanche, ce matin, on n'a pas retrouvé la clef de l'armoire, a-t-elle soupiré en reposant la casserole. Ton père est parti sans son fusil. Heureusement que ses amis en avaient un à lui prêter !

6

Je me suis enfermé dans ma chambre et j'y suis resté toute la journée. Je n'ai pas voulu descendre pour le déjeuner ni même, pendant l'après-midi, pour aider maman à désherber l'allée. J'avais trop peur de croiser Louise, de lui avouer que papa était parti et que le renard était en danger. Je refusais de voir son visage déçu et effrayé. J'ai joué sur ma tablette jusqu'à ce que les yeux se mettent

à me piquer. Puis j'ai regardé le plafond en rêvant à un pays caché où tous les renards vivraient en paix. Vers quatre heures de l'après-midi, des rires dans la rue m'ont tiré de mon lit. Je suis sorti, et papa était là avec ses deux amis. Ils montraient leurs prises aux curieux qui passaient. Louise est arrivée en courant.

– Alors ?

– N'approche pas !

La gorge serrée, je me suis faufilé dans le petit groupe et j'ai compté : une perdrix grise, deux lièvres, un faisan…



– Il n'y est pas ! ai-je crié.

– Tu vois, a-t-elle dit avec un air de défi, personne ne pourra jamais l'attraper !

Et elle est repartie chez elle sans demander son reste.

Ce soir-là, maman a dû m'appeler trois fois pour que je vienne dîner. Elle avait retrouvé la clef dans le cabanon en cherchant des outils de jardinage, et je n'en menais pas large. Je risquais d'en prendre pour mon grade !

– Je me demande comment cette clef a pu atterrir là, a-t-elle dit en me regardant fixement. Tom, tu as une idée ?

– Non, ai-je marmonné, le nez dans mon assiette.

Papa n'avait pas l'air trop fâché mais, quand même, je me méfiais.

– Ma foi, a-t-il soupiré, je suis content qu'on l'ait retrouvée. Mais je crois que cette année je vais rester à la maison et réparer le cabanon plutôt que d'aller chasser !

Il s'est longuement étiré puis il s'est levé, il est allé regarder la télé. Je n'en revenais pas, et maman avait l'air aussi surprise que moi. C'était la première fois depuis des années qu'il renonçait à chasser ! Sans lui, ses amis seraient moins motivés… et le renard avait toutes les chances d'en réchapper !

– Alors, tu laisses tomber la chasse ?… ai-je demandé joyeusement, en me glissant près de lui sur le canapé.

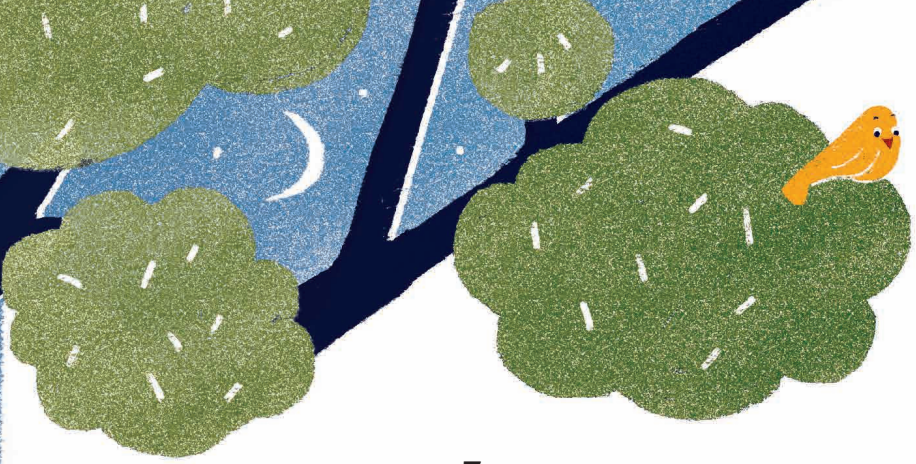
– Au moins pour cette année.

– Mais pourquoi ?

– Ton amie Louise est venue me trouver ce matin, a-t-il dit en m'ébouriffant les cheveux. Elle m'a expliqué ce qui la tracassait. Elle est franche, cette petite, pas du genre à cacher des clefs !

Ça m'a coupé le sifflet, et j'ai fait mine de me concentrer sur la publicité.





7

Cette nuit-là, je suis de nouveau passé sous la haie pour aller vider les écuelles. Mais il n'y avait pas d'offrandes bizarres au pied du cerisier, juste une feuille de papier pliée. Qu'est-ce que Louise avait encore inventé ?

Cher Tom,
Ce soir, préfères-tu des croquettes
ou des bonbons acidulés
pour ton dîner ?

Mon cœur a fait un bond. Si quelqu'un avait pu voir ma tête, à ce moment précis, il se serait vraiment demandé ce qui m'arrivait. Louise avait compris mon manège ! Elle savait que c'était moi, le visiteur du cerisier ! Je me sentais comme un voleur pris en flagrant délit, mais je n'avais aucune envie de m'enfuir. J'ai glissé la feuille dans ma poche et je me suis assis dans l'herbe. Tous les détails des nuits précédentes me revenaient. Ce que j'avais pris pour des offrandes au renard, la photo, le collier, c'étaient des cadeaux qu'elle me faisait ! Et moi qui l'avais crue naïve… Maintenant j'étais intimidé.

Quand elle est venue me rejoindre sous le cerisier, je n'ai pas osé la regarder. Je gardais les yeux fixés sur ses pieds nus, le bas de sa chemise de nuit. Elle s'est accroupie à côté de moi, et ses cheveux m'ont frôlé.

– Dis, a-t-elle demandé, tu crois qu'il nous voit ?



J'ai tressailli.

– Qui ça ?

– Ben, le renard !

J'ai souri. Mes yeux ont mis du temps à redevenir précis puis j'ai cru distinguer deux petites billes brillantes dans les fourrés. Mais ce pouvait être aussi des lucioles, ou l'éclat de la lune dans les feuilles.

– Oui, ai-je dit, je crois qu'il est là.

Elle a posé le menton sur son genou d'un air très concentré.

– Et à ton avis, il pense à quoi ?

J'ai fixé longuement les fourrés avant de déclarer :

– Il est super content de t'avoir rencontrée.

